

Le rapport d'accident – La surconclusion

par

Donald Plante

Voici ce que j'appelle ma surconclusion de ma nouvelle « Le rapport d'accident ». J'ai décidé d'écrire cette nouvelle version pour trois raisons. D'abord, à l'origine, cette histoire était écrite pour le journal étudiant Le Putsch du Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue. J'étais donc limité par la longueur et j'ai voulu ainsi rajouter un peu plus de texte. Ma deuxième raison était un détail mécanique de cette histoire que je ne trouvais pas réaliste. J'ai trouvé une alternative plus logique à ce problème et j'ai voulu l'écrire. Et puis, la raison la plus importante, c'est que j'ai eu l'idée d'une nouvelle fin. Pas une fin qui allait remplacer l'originale, mais bien une conclusion après la conclusion. Le mot surconclusion m'est alors venu en tête. Pour comprendre cette version, il n'est pas nécessaire d'avoir lu l'histoire originale, mais elle est importante pour comprendre le sens de la surconclusion.

Encore une fois pris à travailler ici... Ça fait déjà plus de quatre ans que ça dure. Je suis remplaçant quand je n'ai pas d'école dans ce moulin à scie. Mon père y travaille depuis longtemps. Ça paye très bien, mais c'est un travail difficile physiquement. Disons que je devrais être le dernier à travailler ici, même pour un remplaçant. Je suis mince, je ne suis pas fort, je fais de l'asthme et des allergies. De plus, j'ai accumulé beaucoup de problèmes de dos à force d'y travailler. Le pire, c'est qu'avec le temps, je suis sûrement devenu l'un des meilleurs remplaçants qu'il y ait eu depuis longtemps, mais je ne suis tout simplement pas fait pour ce travail. C'est tellement déprimant. J'aimerais trouver autre chose, même si ce n'est pas aussi payant. Quelque chose de moins forçant physiquement et de plus intellectuel, mais ce n'est pas si facile de trouver

un emploi. Je n'ai maintenant plus d'argent pour continuer mes études et on m'a offert ce poste de fin de semaine. Pendant trois semaines, on va scier du bois de nuit le vendredi, samedi et dimanche, de 6 à 6 avec une demi-heure pour manger.

Je suis à l'empileuse automatique. Il y a 63 cages et le bois y est classé par sorte et par longueur. Quand une cage est pleine, je dois la faire descendre sur le transfert. Je fais venir la pile de bois jusqu'à un démêleur double. Elle monte et je dois l'empiler à partir de la console de l'empileuse. Il y a des fourches qui emportent le bois, rang par rang et au dessus de la pile, il y a une distributrice à lattes, qui met les lattes de bois entre chaque rang. C'est assez compliqué comme travail. Je dois m'assurer que le bois est égal, qu'il est bien empilé, que les lattes se posent bien. Je dois également vérifier les démêleurs au cas où du bois serait de travers et puis je dois penser à faire venir une pile en avance. Il y a beaucoup de choses à surveiller, mais j'ai bien été formé par mon père et je suis bon pour ce travail. Ce qui est bien, c'est qu'on est loin des scies et des bruyantes machines, donc on pas besoin de bouchons pour les oreilles et puis il y a beaucoup moins de poussière pour me déranger. Je travaille avec un autre gars qui doit avoir près de quarante ans. Il porte un gilet indigo, un jean bleu, des lunettes et un casque rouge. Il a une petite barbe et il a un bon ventre. Au moins, il est plus fort que moi, ce que j'apprécie puisque je ne le suis pas vraiment. Il met les lattes dans les rangs à lattes et va attacher les paquets pour les sortir de l'usine où un chariot à fourches vient les chercher. Nous échangeons de place de temps en temps.

On en est à la première fin de semaine. On est dimanche et c'est le troisième quart. Tout va bien. Nous avons bien quelques pépins de temps en temps comme à l'habitude, mais nous nous en sortons bien et nous n'appelons pas souvent le contremaître pour venir nous aider. Puisque c'est l'hiver, le bois est plus gelé et ça nous donne quelques difficultés de plus puisqu'il est glissant, mais nous nous débrouillons bien. Je suis assez habitué à ce poste, plus que le gars

avec qui je travaille. Il a par contre plus d'ancienneté dans les moulins que moi. Ce qui m'énerve, c'est que je connais tous les petits trucs pour bien travailler et aller vite pour ce poste, mais à chaque fois que je dis à l'autre de faire telle chose de telle manière, ce n'est jamais bon et il faut marcher à sa manière, même si j'ai raison en fin de compte. Il a plus d'ancienneté et par conséquent, c'est lui le premier à l'empileuse (depuis quand y a-t-il un premier?) et je l'énerve, car je suis rapide et que je lui donne des ordres.

Il est maintenant presque 2 h et c'est mon tour de piler. Le gars me cède sa place et descend les escaliers pour aller dehors prendre une pause cigarette. Il prend souvent des pauses comme ça pour aller fumer ou pour pisser. Il n'a pas le droit du tout de fumer et encore moins de me laisser faire le travail seul. Il y a pourtant des pauses de quinze minutes pour ça. Il y fume d'ailleurs une cigarette à chaque fois en plus de ces nombreuses pauses durant la production. Je ne dis rien et ne me plains pas. Ce n'est pas mon genre, mais ça me frustre. Je tire sur le bouton pour faire monter le bois dans les démêleurs. C'est du 2 x 6 seize pieds. Le 2 x 6 se pile bien puisqu'il s'agit de plus gros morceaux et qu'ils ne sont que rarement de travers. J'arrive au dernier rang, mais il y a un morceau dans le démêleur du haut qui ne veut pas monter, car il est trop courbé. Je vais voir ça de plus près. Je prends la grande perche pour aider le morceau à monter, mais je ne suis pas très habitué à la manier. Je décide donc d'y aller par moi-même. Je reviens à la console et arrête le démêleur du haut qui est toujours en marche. Je retourne au démêleur et descends par le petit escalier qui est utilisé dans ces cas-là. Je me penche pour ramasser le 2 x 6, mais le démêleur du bas monte juste un peu. Mon pied gauche est vis-à-vis du trou par où les chaînes passent et puis le bloc de fer qui doit passer par là m'écrase le côté gauche du pied...

Un cri sort de ma bouche. Merde! J'ai oublié de mettre l'arrêt d'urgence du démêleur avant de descendre! Je crie : « Arrêt d'urgence! Arrêt d'urgence! » Je ne regarde même pas si le

gars est là. J'ai les yeux rivés sur mon pied qui me fait mal. Je ne suis pas capable de le retirer coincé comme il est. J'ai vraiment peur d'avoir quelque chose de cassé... Mais... oh, non! Le démêleur remonte encore un peu! Mon pied se tord vers le côté gauche et passe au complet dans le trou. Je me mets à hurler. Cette fois, il y a bien quelque chose de cassé. J'ai senti des os se briser dans mon pied et quelque chose se déchirer. Merde! Il est où l'autre? Pourtant, j'ai crié à pleins poumons. Le bloc de fer est maintenant appuyé sur ma cheville. J'ai très mal. Je vois du sang au travers de mon bas. Je n'ai pas de grosses chevilles. Il n'en faudra pas beaucoup plus pour que celle-ci se casse. Je regarde en haut du démêleur. Le gars est là à me regarder. Il doit être revenu de sa pause cigarettes... Il a l'air paniqué.

Le démêleur du bas remonte encore une fois. Un grand bruit sec se fait entendre de ma cheville. Je me remets à hurler. Je n'arrête pas de crier. Ma cheville est maintenant cassée. Je n'en ai pas vraiment envie, mais je regarde dans quel état elle est. Elle est tordue vers la gauche sur un bon angle. D'après la bosse sur mon pantalon, je crois que l'os est sorti. Des larmes se mettent à couler sur mes joues. Je continue toujours à crier à en avoir mal à la gorge. Le gars me regarde et ne semble pas savoir quoi faire. Je cesse de crier et lui dis en reniflant de mettre l'arrêt d'urgence. J'essaie de trouver mon air, car j'ai de plus en plus de difficulté à respirer. Un autre douloureux craquement se fait entendre. Je hurle à nouveau, mais mes cris s'arrêtent, car je suis en train de m'étouffer. Je regarde ma jambe. Le tibia est cassé et ma jambe est encore plus tordue. Merde! Je ne pourrai plus jamais marcher comme avant. Je me remets à pleurer. J'entends enfin les machines qui s'arrêtent. J'ai une mauvaise migraine.

Je lève la tête, vois le gars qui revient et qui descend par le petit escalier pour me rejoindre. Il me dit qu'il a mis l'arrêt d'urgence. Il se place derrière moi et me prend par-dessous les bras pour me soulever. Il tire, mais je me remets à crier. Merde! Il n'a pas vu que j'étais coincé ou quoi? Il me lâche et semble réfléchir quelques secondes. Il me dit de ne pas bouger et

remonte par le petit escalier pour sortir du démêleur. Christ! Où veux-tu que j'aie dans une pareille situation? Ça ne prend pas trop de temps qu'il revient avec une grande barre d'acier. Il s'approche de moi et insère la barre dans le trou juste à côté de ma jambe. Il tire pour soulever le bloc de fer. Le gars en devient rouge, mais rien à faire. Mes yeux commencent à chauffer à cause des larmes qui coulent. Le gars semble découragé. Il repart sans rien dire. J'ai de plus en plus peur...

Il revient au bout d'une minute. Il a emmené la scie à chaîne. Pourquoi a-t-il emporté ça? Il descend le petit escalier et s'approche de moi à nouveau. Il m'explique que ma jambe est foutue et qu'il n'est pas capable de me sortir de là. Quoi? J'espère qu'il n'a pas l'intention de faire ce que je pense. Il se relève et démarre la tronçonneuse en un coup. Il l'approche de mon tibia. Je crie de ne pas faire ça. Je me remets à pleurer. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Il vise en dessous du genou et abaisse la scie sur ma jambe. Du rouge se met à jaillir de ma jambe. Le bruit est infernal. Je sens le frottement sur mon os. Je crie, je n'arrive plus à respirer. Je suis en train de perdre la tête. Je regarde le sang qui jaillit au loin. Je vois un peu de blanc au travers. On dirait du bran de scie, mais il s'agit de poussière de mon tibia. L'os finit enfin par être scié et mon mollet se met à déchirer. Plus de sang en sort et des petits lambeaux se détachent. Je n'arrive plus à crier ni à bouger. C'est maintenant fini. La jambe est tombée sur le sol en dessous du démêleur. Le gars arrête la tronçonneuse et la dépose à côté de moi. Il me soulève par-derrière et me sort de là avec le moignon dégoulinant de sang. Il m'étend sur le plancher. Je n'arrive plus à respirer et je me sens terriblement faible. Il me dit enfin : « Je vais aller chercher le contremaître et on va faire un rapport d'accident. »

#

Je me réveille tranquillement. Je suis dans un lit avec des draps blancs. Je me sens faible et fatigué. À gauche du lit, un soluté suspendu est relié par un tube jusqu'à mon bras. J'ai aussi

un tube dans les narines pour m'aider à respirer. Des images me viennent en tête. Ce sont celles de mon accident. Je me sens étourdi. Un frisson parcourt mon corps lorsque je regarde en direction de mes jambes, ou du moins, l'une d'entre elles... Je soulève tranquillement le rebord de la couverture pour regarder. Je n'ai vraiment pas envie de regarder, mais quelque chose de plus fort que moi me force à le faire. Le drap se lève tranquillement et s'arrête lorsque je remarque un troisième tube. Il est relié à mon pénis. J'imagine que ça doit servir à drainer mon urine. Je trouve déjà que je suis dans un sale état et je n'ai même pas encore vu ma jambe coupée... Ça fait vraiment chier! Je continue à lever le drap et remarque des bandages qui enroulent mon moignon en dessous du genou. Je rabaisse aussitôt la couverture pour cacher ma jambe manquante. Je tremble et j'ai mal à la tête. Je me mets à pleurer. Je me dis que c'est une bonne chose dans un sens, car je ne travaillerai plus jamais au moulin. Mais par contre, je n'ai plus d'argent et je viens de perdre un bon moyen d'en gagner. Je ne sais vraiment pas ce que je vais devenir. Mes idées sont trop embrouillées et ma vue est pleine de larmes. Je ne me sens pas bien. Je crois que je vais être malade. Je me retourne vers la gauche pour vomir. J'entends un son. Quelqu'un vient de cogner à la porte. Je jette un coup d'œil pour savoir de qui il s'agit et je vomis par terre. Un grand flot éclabousse le plancher.

La personne qui a frappé à la porte est le gars avec qui je travaillais au moulin. Que peut-il bien faire ici? Il porte les mêmes vêtements qu'au travail, mais sans le casque. Il a un gros bouquet de fleurs à sa main droite et autre chose que je n'arrive pas à discerner dans l'autre main. Je m'essuie le menton du revers de la main. Encore étourdi, je me relève et m'étends sur le lit. Je vais un peu mieux, malgré mon mal de tête et l'odeur de vomissure. Je regarde le gars qui est debout au pied de mon lit. Il a toujours son bouquet de fleurs, mais il n'a pas l'autre truc que je croyais qu'il tenait également. Ces fleurs sont-elles pour moi? Je voudrais lui demander, mais j'en suis incapable. De plus, c'est bien la dernière personne que j'ai envie de voir. Il a l'air mal à

l'aise et semble s'en vouloir. Il me parle, mais je n'entends rien de ce qu'il me dit. Je n'écoute pas et puis j'ai trop mal à la tête. Il parle ainsi pendant une minute, plusieurs minutes, je n'en sais rien. Je regarde un peu partout dans la pièce sans lui porter attention. Je ne sais pas s'il a remarqué que je ne l'écoutais pas, mais il continue tout de même à parler.

Ses lèvres arrêtent de bouger. Il attend quelques secondes, toujours avec le bouquet à la main. Ses yeux se tournent vers ce dernier et il semble se rendre compte de ce qu'il tient dans les mains. Il se penche alors par terre. Que peut-il bien faire? On dirait qu'il ramasse quelque chose, mais je ne peux pas voir à cause du lit. Je m'en fous tellement. J'ai juste envie qu'il s'en aille pour que je puisse dormir. Il se relève, mais sans les fleurs. Il a autre chose dans les mains : une tronçonneuse! Il tire la corde pour la démarrer et doit s'y reprendre deux autres fois pour qu'elle soit fonctionnelle. Il agrippe ma couverture de la main gauche et la tire brusquement. J'essaie de la retenir, mais elle part trop vite, laissant voir ma jambe et demie. Je panique. J'ai mal à la tête. Le bruit de la tronçonneuse me déchire les tympans et je suis terrorisé. Je regarde les yeux du gars. Je ne sais quoi trop y lire. Haine? Folie? On dirait qu'il est différent ou non conscient. Il avance rapidement par ma gauche et abat violemment la tronçonneuse en dessous du genou de ma jambe encore entière. NON! Pas l'autre jambe! Mon Dieu! Hostie de tabernacle! J'ai tellement mal à la tête, comme si mon cerveau était en train de se dissocier. Je suis étendu sur le lit, me tordant de douleur, en train de me faire scier ma deuxième jambe. Je voudrais me défendre, mais j'en suis incapable. La douleur est horrible. Tellement de sang. Sur le lit, par terre, le mur à gauche en est plein. Ma jambe est maintenant à moitié coupée. Je n'arrive plus à bouger à l'exception de mes mains qui sont fortement agrippées au matelas. Je suis figé, mais je ressens toujours cette douleur qui n'arrête pas. L'os est maintenant taillé et la chair se déchire facilement. La tronçonneuse passe à travers le matelas et puis le gars la retire. Il appuie sur le bouton pour arrêter l'engin. Tout est fini... Encore une fois. Je regarde le type. Ses yeux, d'abord rivés sur ma

nouvelle jambe coupée, se dirigent vers l'arme qu'il tient dans les mains. Ses yeux s'agrandissent. On dirait qu'il vient de se rendre compte de ce qu'il vient de commettre. Il en échappe la tronçonneuse qui percute le sol dans un bruit douloureux. Le gars me regarde ensuite en tremblant. Il est blême, mais je dois l'être encore plus. Ma tête est en feu, une migraine comme je n'en ai jamais eu. Ce n'est rien si l'on compare à mon membre ensanglanté. Je veux mourir... Le type, ce maniaque, ce détraqué, se penche vers moi et, avec une main sympathisante qu'il dépose sur mon épaule, il me dit : « Ne bouge pas, je vais aller chercher une infirmière et on va te soigner. »